



A. M. RODOLPHE CHEVRIER

(AVANT SON DÉPART POUR PARIS)

Au revoir, cher ami, quelques instants encore
 Famille, compagnons, celle qui vous adore,
 Vous diront au revoir avec le cœur navré,
 Le serrement de main et le souhait doré.
 En ces choses, ces mots, que chacun vous exprime
 Vous verrez, à la fois, l'affection, l'estime
 Couler comme des flots dans un débordement.
 Ici point d'apparat, tout est sincèrement
 Le témoignage ardent, formulé dans notre âme
 De ce beau sentiment, de cette sainte flamme
 Toujours inestimable et forte : l'amitié.
 Emportez avec vous, s'il le faut, la moitié
 De nous mêmes là-bas, pour faire le voyage.
 Car chaque souvenir est une aimable image
 Sans forme définie et souvent sans couleur ;
 C'est un rêve brillant, un caprice, une fleur.
 Chassant les mauvais jours et la mélancolie.
 Cependant, croyez-nous, la chaîne qui nous lie
 Quand vous serez absent, vivant sous d'autres cieux
 Quand vous serez perdu dans ce monde fiévreux,
 Unira plus encor de sa puissante étreinte
 Ces centaines de vœux, dont vous voyez l'empreinte
 Ineffaçable et chaude au fond de votre cœur.
 Allez vers ce Paris, océan de splendeur
 Aspirez de tous bords, scrutez toutes les choses
 Pénétrez les beautés superbes, grandioses
 Contenant les secrets réservés à votre art
 Travaillez vaillamment, vous avez votre part
 A ce riche festin tout esprit, tout fluide
 Car le rayon d'en haut et l'étoile qui guide
 A pour tout assoiffé, savant, prêtre, soldat
 Un peu de cette flamme, un jet de cet éclat,
 Ornements lumineux des fronts prédestinés.
 Allez vers ce Paris, où tous sont entraînés :
 " Folle comme Babel, grande comme Solyme. "
 Centre roulant toujours des tourbillons, la cime
 Dont il nous faut gravir, la hauteur infinie
 Pour adorer ce dieu qu'on nomme le génie.
 Vous reviendrez après, vous nous serez rendu
 Quand vous aurez pâli, lorsque vous aurez bu
 La goutte de liqueur du magique ciboire ;
 Présent que la science apporte avec la gloire.
 Alors on pourra dire à votre chef vieilli
 Que le jeune homme enfin est tout enseveli
 Et qu'il est devenu dans sa carrière ingrate
 Prudent comme Nestor, sage comme Socrate
 En rendant ses édités. Que tout vous soit léger,
 Travail, gloire, succès. Sur ce sol étranger
 Regardez quelquefois, bien au-delà de l'onde
 Pensez incessamment, aux amis, à ce monde
 Nous penserons à vous, ici, matin et soir.
 Une dernière fois, à bientôt, au revoir !

Septembre 1890.

NAPOLÉON CHAMPAGNE.

UNE HISTOIRE D'AMOUR

AU SOUVENIR DE MON AMI, LE DOCTEUR K..., PERDU
 QUELQUE PART SUR NOTRE GLOBE.

I

Je les ai connus tous deux. Nous logions sur
 le même palier. Il était mon voisin de gauche,
 elle était ma voisine de droite. Le hasard s'était
 sans doute amusé à classer ainsi nos réduits afin
 que je fus appelée à tempérer les trop grandes ar-
 deurs, à juger les impossibles querelles.

Elle était veuve et avait vingt-huit à trente
 ans. Il étudiait la doctrine d'Esculape et comptait
 à peu près le même âge. Elle était blondine avec
 des yeux comme on en voit peu, et conservait de
 son origine étrangère un certain accent qui don-
 nait à sa parole je ne sais quel charme infini. Il
 était châtain, portait moustache légère, toupet
 abondant avec une haute taille, de larges épaules,
 et une énorme pipe d'universitaire qu'il ne quit-
 tait presque jamais. Son culte pour celle-ci n'était
 guère surpassé que par celui qu'il rendait à la
 veuve, et encore l'ai-je vu souvent mordre à belles
 dents les deux à la fois.

Il s'installa dans la mansarde un soir d'automne.
 C'était un gaillard d'humeur facile et de peu de
 timidité : il essaya bien vite à se gliser entre mon
 intéressante voisine et moi, mais nous fîmes quel-

ques jours à conjecturer sur ce nouveau locataire ;
 et à mesure que nous le connaissions, nos comman-
 taires d'aller leur train.

C'est que, voyez-vous, il ne ressemblait en rien
 à ses confrères, au caractère connu, à la turbu-
 lence passée en proverbe. Il sortait peu, ne
 recevait guère qu'un sien cousin, et à travers les
 excès même de sa gaieté ouverte perceait une forte
 tendance à la mélancolie. Une immense distraction
 n'était non moins remarquable chez lui et sa
 démarche, son maintien, sa toilette peu soignée,
 en parlaient éloquemment.

II

Un jour,—c'était le premier dîner qu'il prenait
 à notre table d'hôtes,—je me rappelle l'avoir vu
 paraître les cheveux hérissés, menaçant la voûte
 basse de notre étroite salle à manger : le malheu-
 reux garçon avait oublié de se donner un coup de
 démêloir et il ne le sut qu'au cours où ses compa-
 gnons d'étude moins charitables que nous s'en
 amusèrent à gorge déployée.

Mais il était profond, érudit et joignait à ses
 nombreuses connaissances une sérieuse théologie,
 parlait des Pères de l'Eglise avec l'aplomb d'un
 homme qui sait ce qu'il dit et qui le sait bien.

Certes, nous étions rendues à ne savoir où clas-
 ser cet être étonnant et extraordinaire à la fois.

—Savez-vous, lui dis-je, à brûle pourpoint, un
 soir que nous causions, vous avez porté la robe !

Il rit bien fort de cette boutade et pour mettre
 mon imagination aux arrêts, il me confia à demi-
 voix qu'il était veuf !!! Je ris plus fort que lui et
 je n'ai jamais cru un seul instant cet avancé.

N'empêche pourtant qu'une raison, toute autre
 que la dyspepsie qu'il prétextait et cultivait avec
 art, avait dû le faire à trente ans étudiant en mé-
 decine.

Son voisinage de tous les instants, ses manières
 familiales et d'une exquise politesse, beaucoup
 aussi l'étrangeté de son caractère que nous ne par-
 venions à saisir, nous le rapprochèrent visible-
 ment, et nous devînmes ma voisine, lui et moi, en
 peu de temps, un trio de joyeux camarades. Lui,
 homme profond comme j'ai dit, discutant et rail-
 lant avec la même délicatesse d'un fin esprit ; la
 jeune femme d'une éducation recherchée aussi,
 prenant un capricieux plaisir à émettre des idées
 légères, et laissant facilement deviner un cœur à
 trente-six autels.

III

Nous devînmes camarades, ai-je écrit : *camarades*.
 Cette idée me demeura, en effet, jusqu'au jour où
 je m'aperçus qu'en mes absences fréquentes la
 mansarde résonnait sous un duo d'amoureux.

L'étudiant grave s'éprenait de la veuve piquante,
 rien de moins.

Un soir que j'ascendais lentement les longs es-
 caliers conduisant à nos pièces, mon regard fut
 frappé par un tableau charmant et révélateur.
 Madame sur le palier lisait son journal, et mon-
 sieur notre étudiant, assis sur une malle que j'a-
 vais oubliée là, faisait jouer la lumière avec un
 véritable plaisir d'enfant.

Mauvaise humeur, sourires de la jeune femme
 selon que la clarté lui arrivait ou ne lui arrivait
 pas ; rires bruyants, sonores de l'autre que les pa-
 roles brusques ou coulantes de sa compagne amu-
 saient fort.

Je contemplai quelques instants en silence.

—Prenez garde au feu ! leur criai-je subitement.
 Chacun sursauta à son tour ; puis ils furent
 bien forcés de dérider un peu, cette phrase équi-
 voque les disant vendus. Désormais de leur senti-
 ment si tendre, ils ne me firent plus un secret,
 et je fus témoin modeste d'une foule de petits
 incidents qui m'amuserent beaucoup.

IV

L'amour est enfant, a dit bien avant moi je ne
 sais plus qui. Si ce fait n'eût été prouvé dès les
 temps les plus reculés, mon estimable voisin l'au-
 rait clairement démontré sous le toit de notre
 garni.

Et dites-moi, est-il quelque chose de plus ren-

versant que de voir un homme grave conde-
 cendre aux mille et une sottises nouvelles de
 l'amour, à trente ans ? De voir, en un instant,
 disparaître ce sérieux qu'on admire tant chez lui
 sous des tâtonnements de passion, sous une ava-
 lanche de petits soins,—je gaze,—sous une infi-
 nité de mutineries dont il s'étonne lui-même et
 que cependant il ne cesse d'inventer, de créer pour
 obtenir un regard, un mot de l'objet aimé ?

J'avais pu rencontrer déjà sur ma route des
 amoureux de trente ans, mais alors, j'étais témoin
 trop intime pour être observatrice sévère : celui-ci
 me faisait pitié vraiment et chaque jour je m'api-
 toyais davantage sur lui.

Il ne sortait plus.

Si elle était là, le palier se transformait en un
 gracieux boudoir. On y installait des fauteuils
 commodes ; la maison s'ébranlait sous un feu
 roulant d'éclats de rire, de phrases coupées par
 d'autres phrases : vous dire ce qu'il se dégustait
 alors en ce lieu de gourmandises charmantes est
 chose impossible. Je causais souvent encore avec
 eux ; souvent j'avais à me prononcer comme ar-
 bitre dans des discussions où, comme toutes celles
 du genre, rien vraiment n'est à discuter, puis,
 sans regret, ils me voyaient rentrer chez moi.
 L'hôtesse—une sainte femme que le Ciel a rap-
 pelé trop tôt—tolérait ces tête-à-tête inoffensifs et
 tard, très tard le soir, on les entendait roucouler :
 le sommeil me venait qu'ils étaient au même cha-
 pitre toujours du grand livre des amoureux, chapitre
 unique et inépuisable, il est vrai.

Si elle n'était pas là, c'était bien autre chose, je
 vous le jure. Il arpentait de ses longues jambes
 sa chambrette et le corridor, faisait chanter d'im-
 patience ses lourdes chaussures, tenant ainsi sur
 les nerfs la jeune femme au poupon rose logeant
 au-dessous de nous, gaspillait toutes nos allu-
 mettes à ranimer mille fois la pipe que par un
 monde de distractions faciles à concevoir il laissait
 éteindre, s'asseyait un instant devant sa petite
 table, ouvrait ses livres pour les fermer bien
 vite et recommencer sa fiévreuse promenade.

V

C'est que notre étudiant n'en était pas à se re-
 poser toujours sur un lit de roses ; des charbons
 ardents lui brûlaient souvent la semelle.

L'amour, dieu terrible s'il en fut un, s'était ré-
 vélé au malheureux garçon tel qu'à tout autre
 mortel, c'est-à-dire, plein de douceurs infinies et
 de tourmentes infinies aussi.

La jeune femme sortait un peu et recevait sou-
 vent. Mondaine, coquette peut-être, adulée beau-
 coup par ses visiteurs qui restaient autant d'ad-
 mirateurs, elle faisait mine de dédaigner les éloges
 tout en les prisant fort et en les recherchant beau-
 coup. Or, l'humble étudiant qui brillait au palier
 du quatrième ne paraissait guère au salon, et
 qu'on juge mieux de ses angoisses que je le pour-
 rais écrire, quand, les jours de réception de ma-
 dame, lui arrivaient, à travers les étages, du rez-
 de-chaussée, des bruits de voix, des échos de gaieté
 et de franc plaisir.

Hélas ! pourrait-il jamais, lui, enlever d'emblée
 aux yeux ébahis de tout ce monde le cœur tant
 envié de la veuve charmante ? Ce bonheur im-
 mense lui arriverait-il en ricochant même ? ou
 devait-il attendre pour prix de cette flamme qui
 le dévorait, le désenchantement, la tristesse, une
 mort pire que la mort même ?

Et l'étudiant arpentait toujours...

Souvent donc ma voisine ne montait chez elle
 que tard dans la soirée ; l'amoureux infatigable
 dans son espoir comme dans son ardeur était là,
 l'attendant, la guettant au passage.

—Et pour moi, soupirait-il avec une note dou-
 loureuse que j'entends encore dans sa voix, et
 pour moi, n'aurez-vous pas un petit mot ?...

Quelquefois, sa sentinelle, vigilante pourtant, je
 puis l'assurer, était en défaut : la veuve rentrait
 sans qu'il s'en aperçut et se renfermait dans son
 appartement. Quelle désolation alors ! quelle dé-
 sespérance !!! Il allait s'attacher à sa porte et
 frappait ! frappait !... Un peu par malice,
 un peu par caprice, je l'ai vue le laisser longtemps
 sans réponse. Il ne s'éloignait pas, pauvre hère